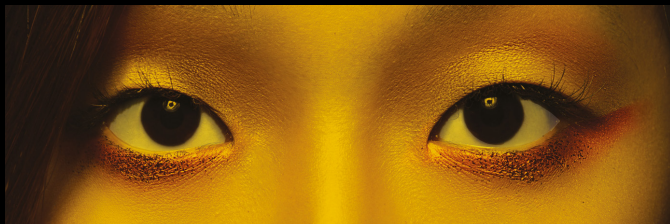


P O L A R

KIM UN-SU



# Les planificateurs

traduit du coréen  
par Choi Kyungran et Pierre Bisiou

 **l'aube**  
NOIRE

## LES PLANIFICATEURS

La collection *L'Aube noire*  
est dirigée par Manon Viard

Published under the support  
of Literature Translation Institute of Korea (LTI Korea).

Titre original: *The Plotters*

© Kim Un-su, 2010

This French edition is published by arrangement  
with Munhakdongne Publishing Corp.

© Éditions de l'Aube, 2016  
pour la traduction française  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-8159-1369-0

Kim Un-su

## Les planificateurs

roman traduit du coréen  
par Choi Kyungran et Pierre Bisiou

*éditions de l'aube*



Munhakdongnae, 2010



## Sur l'hospitalité

Le vieil homme sort dans la cour.

Laesaeng règle son téléobjectif et tire la culasse en arrière. Le bruit de la balle qui se charge résonne étonnamment fort. Laesaeng jette des coups d'œil autour de lui. Il n'y a que les grands sapins qui poussent nonchalamment vers le ciel – nul mouvement, nulle part. C'est une forêt silencieuse. Pas d'oiseaux qui volent, pas d'insectes qui chantent. Dans un endroit pareil, le bruit de la détonation portera loin. Et si les gens se précipitaient vers lui après qu'il aura fait feu ? L'instant d'après, il se persuade que sa crainte est vaine. Un coup de fusil, c'est banal. Qui se précipiterait dans la forêt pour vérifier l'origine du bruit ? Les gens penseront à des braconniers chassant le sanglier. Laesaeng regarde la montagne à l'ouest. Le soleil se trouve sur la crête, à peu près à la hauteur d'une main. Il a encore le temps.

Dans sa cour, le vieil homme est en plein arrosage. Un peu plus d'eau pour certaines fleurs, un peu moins pour d'autres. Ses gestes sont méticuleux, comme pour la cérémonie du thé. Il penche de temps en temps les épaules ou la tête, à la façon d'un danseur. Il secoue les mains devant ses fleurs, il rit aussi. On dirait qu'il bavarde avec elles. Laesaeng refait le point, visant cette fois-ci la dernière fleur à laquelle il a parlé. C'était une plante familière, il a dû la voir quelque part déjà mais là son nom lui échappe. Laesaeng cherche à se souvenir du nom de ces fleurs



d'automne : cosmos, *Lagerstroemia indica*, *Chrysanthemum indicum* L... Mais il ne parvient toujours pas à retrouver le nom de celle-ci. *Pourquoi diable est-ce que ça m'échappe ?* Il se concentre une dernière fois en fronçant les sourcils avant de secouer la tête. Quelle importance, après tout, le nom d'une fleur !

Venant d'un coin du jardin, un énorme chien noir s'avance lentement et vient frotter sa tête contre la cuisse du vieil homme. Un mastiff, pure race sans aucun doute. Du genre de ceux que César avait emmenés dans son expédition en Angleterre, et que les Romains utilisaient pour chasser les chevaux sauvages ou les lions. Le vieil homme lui caresse la tête et le chien se met à lui tourner autour en remuant la queue. Le manège du chien noir empêche son maître d'arroser tranquillement ; le vieil homme prend un vieux ballon de foot dégonflé et le lance à l'autre bout du jardin. Le chien se précipite derrière le ballon en remuant la queue. Le vieil homme se remet à arroser la cour. Fidèle à son habitude, il salue les fleurs en secouant la main, et papote avec elles. Bientôt le chien noir réapparaît, le ballon dégonflé dans sa gueule. Le vieil homme le relance encore plus loin, dans la direction opposée. Le chien noir file comme l'éclair. C'était soi-disant un chien de chasse, c'est devenu un chien idiot ! Pourtant le vieil homme et le chien noir ont l'air bien assortis. Ils répètent continuellement les mêmes gestes mais, loin de s'ennuyer, ils semblent y prendre plaisir.

Enfin le vieil homme, visiblement satisfait, achève son arrosage et se redresse avec un grand sourire. Puis il dirige son regard vers le flanc de la montagne d'en face. Sait-il que Laesaeng s'y trouve ? Le visage rieur du vieil homme entre dans la croix du viseur. Sait-il que le soleil n'est qu'à l'espace d'une main ? Sait-il qu'il va mourir avant que le soleil ne disparaisse derrière la montagne ? Rit-il en sachant tout cela ? Peut-être qu'il ne rit pas. Cette expression rieuse,

tel un masque *hahoe*<sup>1</sup>, semble ne jamais quitter le visage du vieil homme. Il y a des gens qui ont ce genre d'expression. Des gens dont il est impossible de deviner les sentiments. Des gens qui montrent un visage de joie même aux pires moments de tristesse ou de colère.

*Vais-je appuyer sur la détente, là, tout de suite? Dans ce cas, j'ai le temps de rentrer en ville avant minuit. Je remplirai ma baignoire d'eau bien chaude, m'y plongerai et boirai des canettes de bière jusqu'à l'ivresse. Je pourrais aussi écouter un vinyle des Beatles et réfléchir avec délice à ce que je vais faire avec la somme qui sera bientôt virée sur mon compte bancaire. Il se pourrait qu'après ce dernier coup, je change de vie; par exemple, je pourrais ouvrir une pizzeria devant un lycée de filles ou vendre des barbes-à-papa dans un parc. Laesaeng imagine la scène où il tend une brassée de ballons et de barbes-à-papa aux enfants avant de somnoler sous le soleil, dodelinant de la tête. Après tout, pourquoi pas? Je pourrais vivre ainsi. Soudain, ce style de vie lui paraît vraiment attirant. En tout cas, ce sera une idée à creuser après avoir pressé la détente. Le vieil homme est en pleine forme, et le virement bancaire n'est pas encore sur son compte.*

L'ombre de la montagne descend rapidement. S'il faut appuyer sur la détente, c'est maintenant. Le vieil homme a terminé son arrosage et va rentrer dans sa maison. Après, tout deviendra compliqué. Pas la peine de réfléchir vainement. *Allons, tirons maintenant, et puis descendons de la montagne.*

Le vieil homme rit; le chien noir, son ballon dégonflé dans la gueule, revient en courant. Dans la croix du viseur, Laesaeng voit clairement le vieux visage : trois rides profondément gravées dans le front, une verrue au-dessus du

---

1. Masque *hahoe*: masque traditionnel au large sourire, du village coréen *Hahoe*.

sourcil droit, des taches brunes sur la joue gauche. Il regarde la poitrine du vieil homme, qui sera transpercée par sa balle dans un instant. Le pull-over qu'il porte ne semble pas provenir d'une usine : quelqu'un l'aura tricoté à la main. Ce pull va se remplir de sang. Il suffira d'appuyer légèrement sur la détente : la poudre contenue dans la douille explosera, l'air sous pression propulsera la balle de calibre 7,62, et la balle s'envolera vers la poitrine du vieil homme en prenant de la vitesse selon les rayures du canon. Rapide et puissante, la balle de 7,62 provoquera un impact assez fort pour détruire les organes du vieil homme et les faire jaillir hors de son corps. À ces pensées, Laesaeng sent les poils se hérissier sur son corps. Au moment où la vie d'un être humain est au bout de ses doigts, il a toujours cette drôle de sensation. *Allez, appuie maintenant.* Il faut appuyer maintenant.

Pourtant, Laesaeng renonce. Il abaisse le canon du fusil. « Ce n'est pas le bon moment », murmure-t-il.

Impossible de savoir pourquoi ce n'est pas le bon moment. Il doit y avoir un moment propice pour chaque chose. De même qu'il existe de bons moments pour goûter une glace ou pour embrasser quelqu'un, même si cela paraît ridicule, il y a également de bons moments pour faire feu et qu'une balle s'enfonce dans la poitrine d'une personne. Pourquoi pas ? Quand enfin il rencontre ce moment et que sa balle se dirige droit vers la poitrine de la personne visée, il sait que c'est le meilleur moment. Bien sûr, ce n'est pas le meilleur des meilleurs moments attendu par Laesaeng. Un tel meilleur moment ne se produira peut-être jamais. Et même si un jour ce meilleur moment arrive, pas sûr que Laesaeng s'en apercevra. Il se dit simplement qu'il n'a pas envie de tirer maintenant. Il ne sait pas pourquoi, mais c'est ainsi. Il a posé son fusil par terre et a allumé une cigarette. L'ombre de la montagne tombe sur la maison du vieil homme.

L'obscurité a fini par envelopper les alentours et le vieil homme est rentré avec son chien. Il ne doit pas avoir l'électricité car la maison reste très sombre. Seule une bougie éclaire un coin du salon, et ce n'est pas suffisant pour l'observer avec le téléobjectif. Par intervalles, l'ombre de l'homme et celle du chien, démesurément étirées, apparaissent et disparaissent sur le mur en briques rouges. À moins que le vieil homme ne se mette devant la fenêtre, la bougie à la main, il semble désormais impossible de l'atteindre au fusil depuis l'endroit où Laesaeng s'est posté.

Le soleil est passé derrière la montagne et l'obscurité s'abat soudain. La lune n'est pas levée : il est impossible de distinguer quoi que ce soit. Seule une petite lueur sort de la maison. Le noir est trop dense dans cette forêt humide et lourde. Laesaeng se demande pourquoi il reste là, indécis, dans l'obscurité qui a tout avalé autour de lui. Il va falloir attendre que le soleil se lève. Au petit matin, il n'aura qu'à tirer comme s'il s'agissait d'une cible dans un stand de tir – ce qu'il a d'ailleurs toujours fait – et il rentrera chez lui. Il ramasse son mégot et rentre sous la tente. Il n'a rien à faire que laisser le temps passer. Il grignote un biscuit puis s'endort, enroulé dans son sac de couchage.

C'est à peu près deux heures plus tard qu'il est réveillé. Par un bruit de pas dans les sous-bois. Le bruit se dirige sans hésitation vers sa tente. Un bruit lourd : les pas irréguliers de deux ou trois foulées, des froissements de corps contre les arbres. Il est incapable de deviner qui s'approche. Un sanglier, un lynx ? Il a immédiatement tiré la culasse en arrière et pointe son arme dans le noir, en direction du bruit. Il ne faut pas appuyer maintenant. Il arrive fréquemment que des soldats en embuscade tirent par peur, sans même identifier l'objet dans la pénombre. Et ce qu'ils retrouvent plus tard, c'est une biche, un chien éclaireur

ou un camarade égaré! À côté du cadavre qu'il a tué accidentellement, le mercenaire pleure en secouant son corps massif et tatoué, balbutiant un piteux: « Je n'avais pas le choix. » Possible qu'il n'ait pas eu le choix. N'ayant pas pris le temps de vérifier ce qui dans le noir lui cause cette frayeur, le grand corps qui n'est que muscles n'a pas d'autre choix que tirer aveuglément. Laesaeng attend patiemment jusqu'à ce qu'apparaisse quelqu'un. Contre toute attente, c'est le vieil homme lui-même, et son chien noir, qui surgissent de l'obscurité.

« Qu'est-ce que tu fais là? » l'apostrophe le vieil homme.

Une situation bien incongrue, presque comique. La cible du stand de tir s'approche d'elle-même à grands pas et demande ce qu'il attend pour tirer.

« C'est exactement ce que j'allais vous demander, Monsieur: qu'est-ce que vous faites là? J'ai bien failli tirer sur vous, répond Laesaeng, assez remonté.

— Quoi? Tirer sur moi? Ça alors, c'est la meilleure! Ici, c'est une propriété privée. Ça veut dire que toi, tu es entré dans ma propriété clandestinement et que tu y campes pour dormir », réplique le vieil homme en riant. Un rire tranquille. En dépit de la situation peu ordinaire, le vieil homme n'a pas l'air plus troublé que ça. C'est au contraire Laesaeng qui se montre confus.

« Je croyais que c'était un animal sauvage. Vous imaginez ma surprise.

— Tu es chasseur? demande le vieil homme, un œil sur le fusil.

— Oui.

— Un Dragonov. Je pensais qu'on ne trouvait plus ces machins-là que dans les musées. Eh bien, les braconniers de nos jours, ils chassent avec nos armes du Viêt-nam!

— Tant qu'on peut chasser avec, ça va. Quelle importance, le modèle? grommelle Laesaeng.

— C'est pas faux; du moment qu'on peut chasser, peu importe l'arme: cure-dent ou baguettes! »

Le vieil homme rit. Le chien noir reste sagement à côté de son maître. Il est beaucoup plus massif que vu au travers du téléobjectif. Son attitude est nettement plus majestueuse que quand il courait derrière le ballon dégonflé.

« C'est un bon chien », dit Laesaeng, changeant de sujet. Le vieil homme baisse le regard vers son chien et lui caresse le crâne.

« Oui, c'est un bon chien. C'est d'ailleurs lui qui t'a découvert. Mais il se fait vieux. »

Le chien noir continue à fixer Laesaeng. Sans montrer d'hostilité par des grognements ou en montrant les dents, mais sans avoir l'air très amical non plus. Son maître lui donne quelques petits coups sur la tête.

« Si tu comptes passer la nuit ici, plutôt que d'attraper froid, viens chez moi.

— C'est très gentil de votre part, mais je ne veux pas vous déranger.

— Ça ne me dérange pas. »

Après ces mots, le vieil homme se met à descendre la montagne à grands pas. Le chien le suit de près. Quoique sans lampe de poche, le vieil homme semble n'avoir aucune difficulté à circuler sur le chemin de montagne. Pour Laesaeng, la situation est plutôt déroutante. La balle est chargée, la cible est à peine cinq mètres devant. Laesaeng regarde le dos vacillant du vieil homme dans le noir. L'instant d'après, il met son fusil sur l'épaule et lui emboîte le pas.

L'intérieur de la maison est chaleureux. Dans un coin du salon bâti de briques rouges, une cheminée et son feu. Les meubles et les décorations sont rares. Juste un tapis usé et une petite table devant la cheminée. Sur le linteau sont posées quelques photos sur lesquelles le vieil homme, assis

ou debout, se tient toujours au centre. Les personnes autour de lui esquissent des sourires maladroits – ceux de gens honorés d'être photographiés en sa compagnie. Mais pas de photo de famille.

« Vous faites déjà du feu ? »

— Avec l'âge, on devient frileux. Cette année, c'est encore pire. »

Le vieil homme jette quelques bûchettes bien sèches dans la cheminée. Le feu diminue momentanément d'un cran. Laesaeng enlève son fusil de l'épaule et le laisse à côté de l'entrée, dans un geste pas très naturel. Le vieil homme a un bref regard pour l'arme.

« Dis donc, nous sommes en octobre ; la chasse est interdite à cette période, n'est-ce pas ? »

Dans son « n'est-ce pas ? » résonne un petit ton mutin. Dès le début, le vieil homme lui a parlé de façon familière, comme s'ils se connaissaient depuis longtemps. Pourtant, son tutoiement n'est pas désagréable.

« Ben, si on respectait toutes les lois, on n'aurait rien à manger.

— C'est pas faux, à quoi bon observer toutes les lois ! Seuls les idiots agissent ainsi. »

Le vieil homme a parlé pour lui seul. Il fouille sous les bûches et la flamme remonte tout de suite. Les bûches fraîches sont enveloppées de flammes, mais elles ne prennent pas feu facilement.

« J'ai de l'alcool et du thé. Qu'est-ce que tu préfères ? »

— Du thé m'ira très bien.

— Tu dois avoir les os gelés : tu ne veux pas plutôt quelque chose de fort ?

— D'habitude, je ne bois pas pendant la chasse. C'est dangereux de s'endormir ivre dans une forêt.

— Dans ce cas, tu peux te permettre de boire ce soir. Car il n'y a aucune raison que tu meures de froid chez moi. »

Le vieil homme fait un grand sourire à Laesaeng puis se rend dans la cuisine. Il revient avec deux gobelets en fer-blanc et une bouteille de whisky. Avec une pince, il tire délicatement la bouilloire posée dans la cheminée puis verse lentement du thé dans un gobelet. Ses mouvements sont sans à-coups, parfaitement coordonnés. Il tend le gobelet à Laesaeng. Puis il verse du thé dans le sien et y ajoute du whisky.

« Si tu te sens encore engourdi, tu pourras ajouter un peu de whisky dans le thé. De toute façon, la chasse ne recommencera qu'au petit matin.

— On peut mettre du whisky dans le thé?

— On fait ce qu'on veut. Pourquoi on n'en mettrait pas? »

Le vieil homme, l'air farceur, fait un clin d'œil à Laesaeng. Il a un très beau visage. Un visage qui, dans sa jeunesse, lui a certainement valu l'étiquette de bel homme. Les traits sont nets et donnent une impression de force en même temps que de générosité. L'impression aussi de quelque chose de puissant qui a subi l'érosion du temps et qui s'est adouci. Laesaeng lui tend son gobelet. Le vieil homme y verse quelques gouttes d'alcool. Le parfum du whisky s'exhale du thé bouillant. Un parfum très agréable. À ce moment-là, le chien, qui était resté dans son coin, s'approche lentement de Laesaeng et s'allonge contre sa cuisse.

« Tu es un type bien.

— Pardon?

— Santa t'aime bien. Un chien reconnaît tout de suite les gens bien. »

Le vieil homme a parlé en indiquant du regard le chien couché paisiblement à côté de Laesaeng. Vu de près, le chien a des yeux trop gentils pour un corps aussi énorme.

« À moins qu'il ne soit très bête?

— Avale ça! »



Le vieil homme lui a lancé un regard de travers. Il boit son thé au whisky. Suivant son exemple, Laesaeng goûte à son tour.

« C'est plutôt bon.

— Surprenant, non? On peut en mettre dans le café aussi, mais je trouve qu'avec du thé, c'est mieux. Ça réchauffe l'intérieur du corps et ça apaise le cœur. Comme quand on prend une belle femme dans ses bras. »

Le vieil homme glousse, un vrai gamin.

« Quand même, comment ça pourrait être aussi bon que de prendre une belle femme dans ses bras? Une femme, c'est autrement meilleur qu'un thé au whisky! dit Laesaeng.

— C'est pas faux, tu as raison. Le thé ne vaudra jamais une femme. »

Le vieil homme hoche la tête en signe d'approbation.

« En tout cas, c'est un goût dont je me souviendrai longtemps.

— Dans le thé, on sent le souffle de l'impérialisme. C'est pour ça qu'il est si savoureux. Pour que quelque chose soit savoureux, il faut qu'il y ait beaucoup de souffrances cachées derrière.

— C'est un argument intéressant.

— J'ai des pommes de terre et du porc, tu en voudras aussi?

— Avec plaisir », répond Laesaeng.

Le vieil homme sort de la maison et revient avec un morceau de viande noire, l'air carbonisé, et quelques pommes de terre. Des poils traînent encore sur la viande. Recouverte, en plus, de poussière, elle a vraiment vilaine apparence. Laesaeng a même l'impression qu'elle exhale une odeur de pourri. Le vieil homme passe le morceau de viande dans les cendres jusqu'à ce qu'il en soit recouvert; après quoi il le pique sur une brochette, qu'il pose sur le feu. Puis il réveille les bûches avec un tisonnier avant de fourrer les pommes de terre sous la cendre.

« Ce n'est pas très ragoûtant, cette cuisson, remarque Laesaeng.

— J'ai séjourné au Pérou, il y a des années. Je tiens cette technique des Indiens. Ça ne semble pas très propre, mais vous allez juger.

— Sûr, ça semble plutôt bizarre ; mais si vous dites qu'il s'agit d'une recette indienne, il doit bien y avoir un secret. »

Le vieil homme répond par un sourire.

« Ce n'est que très récemment que j'ai trouvé le point commun entre les Indiens et moi.

— Vous avez un point commun avec les Indiens ?

— Ni eux ni moi n'avons de réfrigérateur. »

Le vieil homme retourne la viande de temps en temps. Son visage illuminé par la lueur de la cheminée a une expression sérieuse. À l'aide d'une brochette, il pique les pommes de terre pour en vérifier la cuisson, murmurant en aparté : « Cuisez, cuisez bien, j'ai un invité de marque aujourd'hui. » Pendant que grille la viande, le vieil homme termine son thé au whisky. Cette fois, il se sert du whisky pur et en propose à Laesaeng. Laesaeng tend son gobelet. La saveur de l'alcool, descendu brutalement dans la gorge avant de laisser remonter le parfum doucement, est délicieuse. La puissance du whisky se répand agréablement dans tout son corps. Soudain, un sentiment irréel l'envahit. Quelle situation de dingue, où la cible et le tueur sont assis ensemble devant une cheminée, jouant l'innocence, feignant l'amitié... Chaque fois que le vieil homme retourne la viande, une odeur alléchante embaume l'âtre. Le chien noir se dirige vers la cheminée pour renifler la viande ; mais visiblement craintif et n'osant trop s'approcher du feu, il reste à gémir.

« Santa, reste calme. Tu auras ta part, ne t'inquiète pas, dit le vieil homme, flattant l'encolure du chien.

— Santa ? C'est son nom ?

— C'est que je l'ai rencontré le jour de Noël. Ce jour-là, lui a perdu son maître, et moi j'ai perdu une jambe. »

Le vieil homme retrouse le bas de son pantalon pour montrer sa jambe gauche. Laesaeng découvre une prothèse.

« Ce chien m'a sauvé la vie. Il m'a traîné presque cinq kilomètres sur un chemin couvert de neige.

— Voilà un karma très particulier.

— Je n'ai jamais eu plus beau cadeau de Noël. »

Le vieil homme caresse la tête du chien.

« Il a l'air bien doux, par rapport à sa musculature.

— Pas forcément. Avant, il sautait dès que quelqu'un approchait et j'étais obligé de l'attacher. En vieillissant, il est devenu trop gentil. Moi, je n'arrive toujours pas à m'y habituer : les animaux devenus trop proches des hommes, je trouve cela étrange. »

De la cheminée leur vient le parfum d'une cuisson parfaite. Le vieil homme pique la viande ici et là pour s'en assurer avant de la sortir du feu. De son couteau denté, il la découpe en morceaux épais. Il en tend un à Laesaeng, en garde un pour lui-même et en donne un à Santa. Laesaeng enlève les cendres et croque dedans.

« Le goût est spécial ! On ne dirait pas du porc.

— Tu aimes ?

— Oui. Vous auriez du sel ?

— Non, pas de sel.

— Ni réfrigérateur ni sel, vous êtes incroyable. Les Péruviens aussi, ils vivent sans sel ?

— Non. J'en avais jusqu'à récemment, c'est juste qu'il n'y en a plus, dit le vieil homme, un peu gêné.

— Vous chassez ?

— Avant, oui. Mais ces derniers temps, non, je ne chasse plus. Il y a un mois, j'ai trouvé ce sanglier pris dans un piège. Il était encore vivant. En regardant le sanglier épuisé, j'ai réfléchi un moment. Fallait-il le tuer ? Ou fallait-il attendre

qu'il meure ? Si j'attendais qu'il meure, la responsabilité de sa mort allait aux braconniers qui avaient posé le piège ; alors que si je le tuais, ça signifiait que je le faisais pour sa viande, n'est-ce pas ? Toi, à ma place, tu aurais fait quoi ? »

Les lèvres du vieil homme dessinent un insondable sourire. Laesaeng fait tourner l'alcool dans le récipient en fer-blanc avant de boire et de répondre.

« Eh bien, à mon avis, peu importe qui l'a tué. »

Sa réponse semble faire réfléchir le vieil homme, qui prend son temps avant de poursuivre.

« Certainement, tu as raison. Quand on y pense, c'est vrai que ce n'est pas si important que ça de savoir qui l'a tué. Peu importe ! Nous sommes en train de déguster une bonne viande cuite à l'indienne ! »

Le vieil homme part d'un grand rire. Laesaeng rit avec lui. Ce n'est pourtant pas une plaisanterie particulièrement drôle, mais le vieil homme continue de rire et Laesaeng aussi, suivant les montées et les descentes de son hilarité.

Apparemment de très bonne humeur, le vieil homme verse à nouveau du whisky dans le gobelet de Laesaeng à ras bord, et remplit le sien. Puis il porte un toast. Ils vident tous deux leur gobelet cul sec. Avec la brochette en fer, le vieil homme sort des pommes de terre de sous la cendre. Il en entame une du bout des dents et déclare : « La cuisson est parfaite. »

Le vieil homme tend une pomme de terre à Laesaeng. Laesaeng la nettoie de ses cendres, croque dedans et déclare : « Oui, la cuisson est vraiment parfaite.

— En hiver, je mange toujours des pommes de terre. L'hiver, rien ne vaut les pommes de terre.

— Il y a une personne qui me revient toujours quand je vois une pomme de terre. »

Son visage rouge, chauffé par le feu et l'alcool, Laesaeng se lance dans une histoire de pomme de terre, hors contexte.